

du même auteur

*aux éditions corti*

hourvari dans la lette

atatao

vol-ce-l'est

köszönöm

aa

le vent chaule

le livre d'El. d'où

*chez d'autres éditeurs*

'j, unes

*canto rodado*, le refuge en méditerranée

*le buffre*, barre parallèle

*le magnificat*, les ennemis de paterne berrichon

*le récit d'il neige*, les ennemis de paterne berrichon

## Chemin faisant

*Chemin, chemin sans fin, chemin faisant* dit Octavio Paz de sa phrase. Ainsi vais-je dans la prairie des livres parmi les collections, leurs beaux noms de récolte, l'herbier de semences des éditeurs courageux, l'économie de la perte si partagée qu'elle fait rire – *are you nobody too ?* – les tirets d'Emily, bottelés à la proue des champs. Robin en piqué dessus le trèfle et nous tous, là, butinant, petits et grands, ferrailant sous la mitraille véritable contre des ombres. Nos vies ! Tant de livres. Le cours est en cours et la main n'a saisi que quelques grains disponibles à son oscillation dans le foin du jour et le jour court plus vite et plus vaste que la main courante.

Il faudrait l'extension du champ de Suzanne Doppelt, trois ponctions de Stéphanie Ferrat, l'œil rivé à la vitre de Annie Cohen, Marie-Louise Chapelle et le renouvellement du poème dans le poème, tant d'autres, les années passent, les saisons, sur la haie lacunaire du chemin qui s'efface... *Ma Haie* d'Emmanuel Hocquard, j'y ai place étrangement, m'assiste au jour le jour avec Rosset, Mondzain, Ramnoux, Hubermann, Arasse, Quignard, Prigent, Guyotat, Novarina, Arno Schmidt, Heidsieck, Schwob ou Dotremont, Brizuela parmi les *Tas* de Philippe Grand au flanc d'un mont de Pesquès ou Ramuz sous la poussière d'étoiles : Albiach et Collobert... Et le pré pousse et repousse de ce qu'on voit peu, dont on fait le cachemire, les très jeunes poils du poitrail des chèvres. Dans leurs



campements de fortune des passeurs soignent l'amont et l'aval de la beauté des textes parmi les bûcherons de la promesse que sont les éditeurs et les plus petits sont souvent les plus courageux. Ce sont des indiens, il veillent sur le feu, dans les montagnes comme Les petits toits du monde, dans les villages comme fut à Crest Le soleil sur la page, autour d'un chêne, dans une vieille usine, une vieille chapelle, ils rassemblent le *peu du sable pris un jour au désert et restitué quelques pas plus loin* que sont les livres selon Jabès qui me fut un jour noir montgolfière sur le noir.

On aurait aimé dire *Anagnoste* si le beau livre de Michèle Cohen-Halimi n'avait accueilli ce titre pour la main de lecture que lui passait Claude Royet-Journoud.

Deux jolis prénoms m'écrit à l'instant Fabienne Raphoz: Vivrelire et Parlécire... On aurait pu dire.

Ou Vaduz pour que la variété des mondes encombrant un peu l'égo-centrisme d'une principauté. Merci beaucoup, monsieur Heidseick.

*légère brise !*

*..... Ni l'adéquation du sens au son, ni la parfaite possession de la langue, ni l'habile usage des figures, ni la maîtrise des divers mouvements du style, ni le pouvoir de suggérer ne suffisent à faire de la poésie. Tout cela confère à la poésie des qualités qui lui sont plus ou moins nécessaires; mais l'essence est absolument tranchée de cela. Qu'est-ce donc en fin de compte que la Poésie ? à cela il est répondu La poésie est une parole dont une saveur est l'essence.....*

René Daumal, *Les pouvoirs de la parole*



## À tout seigneur tout honneur

*Un potager*

Il y a un potager ici. Ici c'est la maison de Julien Gracq avec dépendances dont rivière, ciel, ville, ouvriers très qualifiés pour restauration du grenier à sel qui fut en fait capitainerie de gabelle puis gendarmerie, disons grenier à sel pour le plaisir des saveurs et l'un peu de sagesse. Une maison, celle d'un homme, un lieu déjà, au temps de l'intimité de cet homme, un lieu privé ou presque puisqu'il fut visité, se fait lieu public ou presque puisque la maison à proprement parler se réserve aux écrivains en résidence. Mais ne suffit pas à faire lieu – à moins que, bien sûr, une recherche de temps perdu ne s'y écrive. C'est donc y qui fait lieu : y quand là. Dehors s'est introduit là, où un temps s'est perdu, certes, mais ce temps perdu raconte aussi. Bulbe. Là où le potager reste, avec la structure de la bâtisse, les seuls séquelles du passé physique Gracquien cad Poirier. Ça devient intéressant. Ça commence à respecter l'écrivain qui a livré aux écrivains de tous arts, un endroit pour en faire un lieu. L'actualisation géographique d'un demain incertain. Ça convient. Fenêtre sur Loire, fenêtre sur jardin, fenêtre sur campagne, fenêtre sur ville, fenêtre sur travaux, du présent. Un lieu c'est toujours rescapé du temps, une légende. Sans la légende, il n'y a qu'un dessin ou un dessein, pas un lieu. Un homme s'est évacué de l'affaire qui fut la sienne pour que l'affaire. Et ça marche. On peut à nouveau lire *Les eaux étroites* sans s'embourber dans l'ego des visiteurs nostalgiques. On peut enfin lire Gracq à nouveau.

Que s'est-il passé ? En gros, on a retiré la dépouille d'un homme à sa demande, en lavant les murs, en changeant les meubles – en droit, question meubles, passé un temps, possession vaut titre, marrant



– donc l’absence de meubles aussi. Vaut titre. Un endroit, donc, au sein d’un environnement qu’épousa l’œuvre en partie. L’environnement est propice au paysage tel que le définit Gilles Clément, regard sur. Si nous remontions la Loire jusqu’à sa source théorique, Gerbier-de-jonc, qui n’est que la contingence d’une confluence entre ruisseaux de montagne et l’aigue noire qui serpente 4 km avant la dite source de Loire et nous enseigne les bifurcations en amont comme en aval du cours du monde et donc, de la littérature, nous arriverions tout près du sentier des Lauzes dans la vallée de la Drobie. Pendant que le fleuve file vers son nom de vase et de limon et qu’on remonte, c’est long, Gilles Clément justement nous offre le mot point de vue en chair de ciel et terre sur un petit plancher bordé d’herbes furax. Nous offre un *Belvédère* pour près et loin dans une même embardée du regard.



Quant au jardin, il faut l’attendre de lui-même, qu’il naisse avec les livres qui s’écriront ici, à Saint-Florent. Mais revenons au potager. Nous en sommes les apostilles.



### *Du balcon*

*Un balcon en forêt !* Ankjje Krog lit ça, en anglais. Je relis, en français. Elle est enchantée. De plus en plus étrange de lire Gracq à St Florent. Tout s’y passe à St Florent. Non géographiquement mais profondément. Géologie d’une phrase. Le blockhaus c’est ici, dans la maison même. La menace n’est pas vendéenne ni républicaine mais saint-florentine, c’est absolument incroyable. Dans l’île batailleuse, planquées par les bosquets, il y a les hautes falizes où on a transporté la maison carrée, le fortin, où je suis, où il a vécu. Sous un ciel que

les trembles agitent. De la fenêtre du bureau, il regarde se dérouler la phrase qui cerne les falizes. Quelques collets y sont disposés chaque jour par un gars d'ici mais j'ignore si le gibier est ramassé. Pas sûr, ici. Rien n'est sûr ici. On est chez Gracq où rien n'est sûr. Mais la Meuse, je viens de le comprendre, c'est ici dans l'île batailleuse, rescapée de la ligne mange tout de 1006 km de Loire. C'est en ville qu'il a pêché son vocabulaire, le roi d'ici ; là bas, dans la ville, les mots mâchent les choses, les évacuent dans les innombrables canalisations qui sous-tendent le quotidien des hommes de la ville. Mais la lente phrase, elle est d'ici. Je crois qu'il a récolté les appellations à Paris ou à Nantes – comme Guy, les semences, outremer – et qu'il les a plantées ici. Ici sans rives. Et planter ne convient pas, plus étrange, les a laissées vaguer ici d'où il tire la longue période de gestation d'une phrase où les mots ont digéré les choses. Mais les choses, ce qu'on dit choses, cad le vivant non humanoïde la plupart du temps, les arbres et les joncs, se vengent de nos digestions par jets de brume qui montent un mur contre le fortin, entre le fortin et le mur d'arbres de l'île batailleuse. La bataille est engagée depuis *Cratyle* et bien avant déjà, mais j'ignorais que les récits de Gracq s'y racinaient comme il dit, à ce point, dans un village a priori sans âme véritable. Faux ! l'âme n'est pas dedans, où on la place ordinairement, près de la plèvre, on est dans l'âme des choses et la plèvre partout pleure, sous des lumières furtives, un océan qu'elle appelle. C'est à petits coups d'Èvre, qu'on pleure ici, la faillite de l'aurore, la victoire de l'aube. Il faut s'enfuir. Laisser l'intrigue se noyer dans la phrase qui, elle, ne ment pas, la phrase est saint-florentine sans Renaissance à espérer du méandre, la phrase qui est l'intrigue dont on ne saura pas l'avant ni l'après. Pas d'avent pas de rédemption. On rêve, on est une eau stagnante sous le cours vif du fleuve qu'on dit rivière, ici.

## en lisant en écrivant • extraits • dernières parutions

| collection créée par Bertrand Fillaudeau |

philippe beck | *de la jeunesse*  
martine broda | *l'amour du nom*  
pierre chappuis | *la rumeur de toute chose*  
jacques demarcq | *nervaliennes*  
yves di manno | *terre ni ciel*  
christian doumet | *rumeur de la fabrique du monde*  
claire durguin | *points de feu*  
ariane dreyfus | *la lampe allumée si souvent dans l'ombre*  
marie etienne | *les yeux fermés*  
christian hubin | *le sens des perdants*  
roberto juarroz | *fragments verticaux*  
claire louis-combet | *proses pour saluer l'absence*  
claire malroux | *traces, sillons*  
jean-michel maulpoix | *la poésie a mauvais genre*  
caroline sagot-duvaux | *un bout du pré*  
novalis | *fragments*  
josé angel valente | *variations sur l'oiseau et le filet*  
patrick wateau | *bernard Noël*  
maria zambrano | *philosophie et poésie*  
andrea zanzotto | *essais critiques*